

Les deux vies d'Ivan Illich

Augustin FRAGNIERE

La revue *Esprit* fait le point sur l'œuvre d'Ivan Illich en deux parties : la première, consacrée à la dénonciation des effets pervers de la société industrielle ; la seconde, à l'analyse des effets symboliques du système technique contemporain. Malgré l'éclectisme thématique et méthodologique des deux vies d'Ivan Illich, une préoccupation centrale demeure : celle de l'homme et de son autonomie.

Recensé : « Actualité d'Ivan Illich », *Esprit*, no 367, août-septembre 2010. Avec des contributions de Denis Clerc, Barbara Duden, Silvia Grünig Iribarren, Thierry Paquot, Jean Robert, Silja Samerski, Sajay Samuel.

Ce dossier jette un regard rétrospectif sur l'œuvre d'Ivan Illich, afin d'en faire ressortir les résonances contemporaines et la manière dont il éclaire les crises multiples (économique, sociale, environnementale, etc.) qui émaillent le monde d'aujourd'hui. Mais c'est d'un Illich moins connu du public qu'il s'agit ici, dans la mesure où le dossier se concentre avant tout sur la seconde partie de sa vie intellectuelle, des années 1980 à sa mort en 2002. Après ses « pamphlets » des années 1970 sur la contre-productivité du développement technique et son retrait de la vie publique, l'auteur de *La convivialité* se consacra en effet durant près d'un demi-siècle à l'analyse des effets symboliques du système technique contemporain et à l'exégèse des présupposés qui fondent les certitudes modernes.

Excellent point d'entrée dans cette partie méconnue de l'œuvre, le dossier monté par *Esprit* rassemble un texte de Denis Clerc sur la notion de contre-productivité, son utilité en sciences sociales et ses limites ; trois textes inédits en français d'Ivan Illich lui-même et plusieurs articles revenant sur les thèses du second Illich, écrits par des amis et collègues l'ayant accompagné au long de ses pérégrinations intellectuelles (Jean Robert, Barbara

Duden, Sajay Samuel, Silja Samerski). Ces derniers, ainsi qu'un texte de Silvia Grünig Iribarren sur l'art d'habiter selon Illich, proviennent d'une rencontre organisée à l'Institut d'urbanisme de Paris par Thierry Paquot et Jean Robert en mai 2009. Le tout s'accompagne d'un sommaire de toutes les contributions de et sur Illich dans la revue *Esprit* depuis 1967 ainsi que d'une introduction riche en références témoignant de la vivacité de la pensée illichéenne aujourd'hui encore (à noter : la publication des *Œuvres complètes* en deux volumes chez Fayard en 2003 et 2005).

Une carrière en deux temps

La carrière intellectuelle d'Ivan Illich est habituellement séparée en deux parties, l'une de 1951 à 1979, époque qu'il dénommait celle de ses « pamphlets », et l'autre de 1980 à sa mort. Cette rupture dans la trajectoire du penseur autrichien est à mettre en parallèle avec un « glissement de terrain » épistémique (cf. l'introduction de Thierry Paquot et Jean Robert), un changement d'époque, qu'il a cru discerner au tournant des années 1980 et qui est le point d'appui de l'apparente réorientation de sa pensée. Mais bien loin d'invalider ses thèses précédentes, cette nouvelle perception de l'histoire le poussera à en faire l'autocritique et à en montrer l'insuffisance. C'est donc à une radicalisation de la critique illichéenne que l'on assiste dans cette seconde partie de l'œuvre, radicalisation dans le sens où elle va chercher plus profond (dans l'étymologie, dans l'influence sociale souterraine des techniques, dans les conséquences de l'utilisation du vocabulaire scientifique dans la vie quotidienne) les origines de ce que l'auteur de la convivialité avait appelé le « monopole radical », c'est-à-dire la domination d'un type de produit sur tout un pan des activités humaines, qui peut aller jusqu'à faire oublier aux individus que d'autres fonctionnements sont possibles (*La Convivialité*, Seuil, 1973, p. 79). On retrouve donc dans la seconde partie de l'œuvre, bien que sous une forme différente, le souci omniprésent chez Illich de l'autonomie et de l'intégrité de l'individu, la volonté de ne pas réduire les gens, ces femmes et ces hommes du monde réel, à des abstractions langagières et statistiques.

La contre-productivité

Dans la première partie de sa vie, Ivan Illich s'est attaché à travers ses livres les plus connus (*Une société sans école* (1971), *Énergie et équité* (1973), *La Convivialité* (1973), *Némésis médicale* (1975)), à élaborer une critique de la société industrielle en montrant que ses structures de services, l'école, les transports, la médecine, vont, passé un certain seuil, à l'encontre des objectifs qui leur sont attribués. L'école ôte à l'élève l'envie et la capacité

d'apprendre par lui-même, l'autoroute empêche les moyens de transports traditionnels comme la marche ou le vélo d'exister, l'hôpital crée plus de maladies qu'il n'en soigne. C'est ce qu'exprime son concept de contre-productivité. Mais le plus grave est que ces services institutionnalisés rendent le recours à des savoirs experts incontournables, privant les individus de moyens simples et à leur portée, à leur mesure, de gérer leur vie ou de résoudre leurs problèmes. En bref, la société industrielle engendre l'hétéronomie et aliène les femmes et les hommes qui la composent. Il n'en va cependant pas ainsi de tous les systèmes techniques. L'important est que l'équilibre entre autonomie et hétéronomie soit respecté. Je ne fabrique pas ma bicyclette tout seul, mais je peux la conduire et la réparer sans un long apprentissage. Ici, entre mon outil et moi, la synergie est positive, c'est la convivialité. Une voiture à l'inverse impose sa loi au conducteur, mais aussi une certaine conception de l'espace et du temps. Elle suppose un réseau routier élaboré, un apport énergétique externe et une capacité économique telle que passé un certain seuil elle fait perdre plus de temps qu'elle n'en fait gagner.

La critique du premier Ivan Illich en reste cependant à une analyse concrète dans un langage technique et économique (dans *Énergie et équité*, Illich parle par exemple en termes d'utilité marginale). Elle porte presque exclusivement sur le *faire* des outils, pour reprendre l'expression de Jean Robert, et ne traite pratiquement pas de leur *dire*, leurs effets symboliques (p. 163). Ce sera l'apanage de la seconde période.

La perte de la vie concrète

Le « glissement de terrain » qu'Ivan Illich décèle dans le cours de l'histoire au tournant des années 1980 est ce qu'il appelle le passage de « l'âge des outils » à « l'âge des systèmes » (Jean Robert, p. 165), le système étant formé par cette catégorie d'artefacts qui, à la différence des outils, ne sont plus clairement distincts de leur utilisateur. Illich ne pense pas ici à ce que nous nommerions aujourd'hui les biotechnologies mais aux technologies de l'information qui font de la personne à la fois un usager et une partie du système, ce qui tend à diminuer encore l'autonomie de l'individu. De plus, l'homme contemporain est pris dans la gangue du langage scientifique et technique qui le réduit à une abstraction, à un individu lambda dans les discours des ingénieurs et des planificateurs, un idéaltype sans rapport direct avec les hommes et les femmes de la vie quotidienne. Pire encore, l'individu lui-même se conforme à ce rôle et contribue à cette perte de contact avec la vie concrète. Avec son ami Uwe Pörksen, Illich montre comment ces « mots plastiques balayent les résistances de la

réalité », et contribue à rendre visible « leur sinistre pouvoir de désincarnation des hommes et leur capacité de détruire la chair du monde » (Barbara Duden, p. 143). Le monde est désormais pensé au travers des concepts abstraits de la science et des constructions détachées de tout référent réel que sont les diagrammes et graphiques qui parsèment de plus en plus les textes.

Ces réflexions prennent naturellement la forme d'une rupture sous forme d'autocritique avec ses recherches passées qui utilisaient elles-mêmes des termes empruntés aux sciences et aux institutions. Ivan Illich « avait compris que ce n'est pas tant des techniques et des institutions qu'il faut nous libérer, mais des représentations et des modes de perception qu'elles génèrent » (p. 156).

Cette réorientation se manifeste alors par un changement radical de méthode dans la recherche. Laissant de côté la critique technique et économique, Illich revêt les habits de l'historien et du linguiste, traquant les présupposés charriés par le vocabulaire scientifique ou les conditionnements sociaux résultant de la lente modification d'objets courants tel que le texte. Ainsi étudie-t-il avec Dirk von Bötticher l'avènement de la « vie substantive » (p. 140) dans le discours de la bioéthique, c'est-à-dire l'usage du mot « vie » au substantif, sans référence aux êtres qui la portent. L'expression « une vie », désincarnée et sans référent réel, est en effet une apparition nouvelle dans le vocabulaire médical des années 1980. On parlait auparavant d'un homme vivant, d'un animal vivant, ou tout au plus de « la vie » en général, mais en aucun cas d'« une vie », abstraction qui sera désormais défendue comme la valeur ultime de la bioéthique. De même s'interroge-t-il avec Silja Samerski sur les effets de l'approche statistique du risque en médecine et de sa pertinence pour la personne réelle ainsi ramenée à « un *casus* construit ; jamais à un « moi » ou à un « toi » » (Silja Samerski, p. 209). Mais sous cette rupture méthodologique et cette radicalisation de sa critique de la modernité, se lit une permanence thématique qui assure une continuité remarquable à l'ensemble de son œuvre. Un parallélisme se dessine même assez clairement entre les deux périodes de sa vie intellectuelle. La critique de l'école et de l'éducation devient histoire du texte et de sa transformation, à partir du XIII^e siècle jusqu'à sa forme informatique ; la critique de la médecine devient histoire du corps et analyse des concepts de la bioéthique ; la critique des transports devient histoire des paradigmes techniques, de Hugues de St-Victor (XII^e siècle) à nos jours, exégèse de la notion d'énergie ou réflexions sur l'art d'habiter et sur la relation de l'homme à son territoire.

C'est à donc un voyage dans l'univers érudit du second Illich que le dossier d'*Esprit* nous convie, voyage où le lecteur rencontre toujours et encore la même figure au détour des chemins, celle de l'homme ou de la femme du monde réel, la personne de chair dont Illich redoutait tant la disparition sous les assauts de l'individu abstrait des institutions contemporaines. Malgré l'éclectisme thématique et méthodologique des deux vies d'Ivan Illich, une préoccupation centrale demeure : celle de l'homme et de son autonomie.

Pertinence d'Illich

Quant à l'actualité d'Ivan Illich, titre de ce dossier, elle apparaît clairement dans les usages (et mésusages) contemporains du concept de contre-productivité décrits par Denis Clerc, aussi bien que par les thématiques abordées dans les autres contributions (bioéthique, énergie, rôle des experts, critique de la science, etc.). En témoigne par exemple un beau texte d'Illich, reproduit en fin de dossier, sur l'histoire du terme « énergie » en tant que concept de la physique théorique et en tant qu'objet social. Pour Illich, la montée en puissance du mot « énergie » dans le langage contemporain, associé à celui de « travail », marque l'apparition d'une nouvelle conception de la nature en même temps que l'émergence de l'individu moderne définit par le besoin. Dès l'instant où le travail et l'énergie sont élevés au rang de besoins fondamentaux, plus rien ne s'oppose au règne de l'« écocrate » (p. 225) qui, non content d'administrer les hommes et les institutions, étend son pouvoir à l'ensemble de la nature, considérée comme un réservoir d'énergie à l'usage de l'homme. Et quand bien même le but serait de ménager au maximum les ressources énergétiques naturelles, la perte d'autonomie est manifeste, puisque l'action humaine reste inféodée à la loi de l'offre et de la demande motivée par le besoin. L'apport d'Illich, à une époque où les débats sur la gestion de l'énergie sont omniprésents, est de nous pousser à réinterroger les présupposés qui sont à l'origine de termes devenus des évidences indiscutées.

Dans le même esprit, en critiquant le développement de la science sous la forme de la R&D, le penseur autrichien nous invite à réfléchir à sa finalité. La science doit-elle être confisquée par les experts de grandes institutions et menée « pour les gens », au risque de la voir captive d'autres logiques (économique, militaire, etc.), ou la science doit-elle pouvoir être effectuée « par les gens » (p. 165 sq.), seul moyen de conserver une autonomie minimale ? Cette question prouve toute sa pertinence et son actualité par le seul fait qu'aujourd'hui, pour ne prendre qu'un seul exemple, nombre d'agriculteurs de tous pays sont

captifs d'un marché des semences contrôlé par un petit nombre de grandes entreprises, avec pour résultat la perte d'une quantité incalculable de variétés de plantes patiemment sélectionnées par les agriculteurs eux-mêmes.

Un des grands mérites de ce dossier est donc de réussir à mettre au jour à la fois la rupture qui caractérise le parcours illichéen et sa cohérence d'ensemble, tout en éclairant certaines problématiques parmi les plus importantes du moment. Tout au plus pourrait-on regretter l'absence d'une mise en contexte de la trajectoire d'Illich : un rappel des événements historiques concrets qui ont pu imprimer leur marque sur sa pensée et l'évocation de son ascendance intellectuelle, son souci de la destruction de la personne privée entrant par exemple en consonance avec l'œuvre de Jacques Ellul. En rassemblant ces textes, la revue *Esprit*, avec l'aide de Thierry Paquot et Jean Robert, contribue de manière intéressante à mieux diffuser la pensée de cet intellectuel encore méconnu en regard de l'originalité et de l'aspect visionnaire de ses thèses.

Publié dans laviedesidees.fr, le 24 novembre 2010

© laviedesidees.fr